

D 758 GUATEMALA: L'AFFAIRE TOJ

Emeterio Toj Medrano, Indien quiché, est l'un des fondateurs du CUC, le Comité d'unité paysanne. Il est également membre de l'Armée de guérilla des pauvres, un des quatre groupes de guérilla du Guatemala.

Enlevé le 4 juillet 1981 à Quetzaltenango, il "disparaissait" alors, comme tant d'autres guatémaltèques, c'est-à-dire que ses camarades l'estimaient assassiné.

On se souvient qu'il en avait été de même pour le P. Pellecer Faena, le 9 juin 1981. A la stupeur générale, celui-ci devait être exhibé vivant au cours d'une conférence de presse, le 30 septembre suivant; il avait procédé à une longue autocritique (cf. DIAL D 742, 743 et 744).

Le même scénario a été monté pour Emeterio Toj: le 22 octobre 1981, les autorités guatémaltèques le "produisaient" à une conférence de presse pour une séance publique d'autocritique.

Mais le 26 novembre suivant, Emeterio Toj s'évadait de la caserne Justo Rufino Barrios, à Guatemala-Ville. Le 3 décembre, les guérilleros s'emparaient de cinq stations de radio dans le pays, le temps de diffuser une proclamation d'Emeterio Toj. C'est cette déclaration que nous reproduisons ci-dessous.

D'après le récit de ses quatre mois d'internement, il semble qu'il n'ait pas subi de "lavage de cerveau", au sens technique du terme; il aurait plutôt été l'objet d'un marchandage psychologique terrible et sinistre: la menace d'assassinat de sa femme et de ses enfants. L'autocritique d'Emeterio Toj, en ce cas, ne serait que façade destinée à donner le change à ses tortionnaires. Il ne faut pas oublier qu'Emeterio Toj est un paysan, non un intellectuel; à ce titre, les ressorts psychologiques se prêtent plus difficilement à manipulation en profondeur.

Tel ne paraît pas être le cas du P. Pellecer. Sa formation intellectuelle et psychologique constitue probablement un "mécanisme" plus fragile. Dans son cas, il y a eu manifestement modification de personnalité.

En fonction des déclarations ci-dessous, posant elles aussi un certain nombre de questions sans réponse pour l'heure, le lecteur pourra utilement comparer les deux affaires.

On retiendra, entre autres, qu'Emeterio Toj donne les noms des militaires guatémaltèques chargés de l'action psychologique.

— Note DIAL —

LE MENSONGE TRIOMPHE TANT QUE N'ÉCLATE PAS LA VÉRITÉ

(Intertitres de DIAL)

Je suis Emeterio Toj Medrano, membre de l'Armée de guérilla des pauvres (EGP). Avec une immense joie révolutionnaire, je fais savoir au peuple de Guatemala, peuple aimé et indomptable, je fais savoir à tous, Indiens et ladinos (1), que le jeudi 26 novembre 1981, à 5 H de l'après-midi, mon plan d'évasion s'est heureusement réalisé, avec l'aide de mes camarades de l'Armée de guérilla des pauvres. Je me suis évadé de la caserne Justo Rufino Barrios de Guatemala-Ville, au nez et à la barbe de l'ennemi. Nous avons mis à profit l'offensive génocidaire que l'armée avait déclenchée contre les villages indiens dans l'Ouest du pays, et pour laquelle elle avait mobilisé tous les effectifs disponibles; comme il ne restait plus dans cette caserne qu'un peloton de soldats, les conditions étaient réunies pour la réussite de mon plan d'évasion.

(L'enlèvement)

Même si personne ne croit plus aux mensonges sans nombre inventés par l'ennemi dans son désespoir, j'estime nécessaire, face à mon peuple et aux peuples du monde, de dénoncer ce qui suit: ce n'est pas vrai que je me suis rendu à l'armée criminelle des frères Lucas García et à leur bande de lâches et d'assassins. En réalité, j'ai été enlevé par des policiers en uniforme de Quetzaltenango dans une rue proche de la cathédrale de cette ville le samedi 4 juillet de cette année, vers 4H30 de l'après-midi. Les assassins m'ont emmené sous les coups dans une voiture rouge appartenant au capitaine de la police de Quetzaltenango. Ils m'ont conduit au 1er Corps de police où j'ai aussitôt été torturé par des policiers en civil et en uniforme.

Ils m'ont gardé là jusqu'au lendemain à 8 H du soir, heure à laquelle ils m'ont emmené à la base militaire Lisandro Barilla, toujours à Quetzaltenango. C'est là qu'ils ont fini de me voler mes dernières affaires. J'y ai également subi des tortures physiques, morales et psychologiques, au cours d'interrogatoires qui ont duré jusqu'aux dernières heures de cette nuit-là.

(Supplice du four à pain et sérum de vérité)

Le lundi 6 juillet, alors qu'ils n'avaient rien pu tirer de moi, j'ai été transféré à la base militaire de Huehuetenango, où je suis resté dix-sept jours. Pendant trois jours, on ne m'a rien donné à manger ni à boire, on ne m'a pas laissé dormir et on m'a fait subir des tortures incroyables. Les pieds enchaînés et les mains ligotées dans le dos, ils m'ont sauvagement plié le corps en arc en me liant les mains aux talons avec une autre chaîne; puis ils y ont attaché une corde qui servait à me tirer, après m'avoir poussé à coups de perche à l'intérieur d'un four à pain où ils me laissaient. L'opération consistant à me pousser et à me retirer, ils l'ont faite toutes les cinq minutes pendant vingt-quatre heures sur vingt-quatre. C'était un ordre que devaient exécuter les sbires qui me surveillaient en permanence. Jour et nuit, ils m'ont posé les mêmes questions; ils m'ont adressé les mêmes menaces de me supprimer lentement, de supprimer ma femme et les cinq derniers de mes enfants qu'ils avaient, m'ont-ils dit eux-mêmes, arrêtés et amenés à la caserne.

Ils ont également menacé de bombarder les villages où j'avais travaillé et de massacrer à nouveau des enfants, des femmes et des vieillards. Ils

(1) Ladinos: les non-Indiens (NdT).

m'ont fait subir des décharges électriques. Ils m'ont injecté des drogues dans l'espoir d'avoir davantage de détails sur notre juste lutte pour une patrie nouvelle.

Mais la force de mon engagement révolutionnaire, l'aide du Dieu de bonté et de puissance ainsi que l'amour de notre peuple ont plus de poids que tous les pièges désespérés et criminels dont se sert l'ennemi pour essayer de réprimer ce qui est irrépessible. Après s'être rendu compte que je ne leur donnerais pas de renseignements majeurs, ils m'ont transféré à la capitale, dans un local plein d'immondices des forces aériennes; là, ils m'ont interrogé pendant plusieurs jours sur mes activités dans la capitale. Comme ce que je leur racontais n'avait aucune importance, mon tortionnaire psychologique m'a alors adressé un certain nombre de menaces et empêché de manger la maigre nourriture qu'on avait commencé à me donner.

Les derniers jours de juillet, j'ai passé quelques heures dans un cachot du même secteur en compagnie de camarades de l'ORPA (2) qui avaient été blessés et faits prisonniers au cours du mois de juillet dans les zones 12 et 15. Ils m'ont ensuite emmené dans un cachot d'un autre corps militaire appelé Groupement tactique de la force aérienne, toujours dans la capitale.

(Dans le Quiché)

Dans les premiers jours du mois d'août, les tueurs du G2 de l'état-major de l'armée et du groupement tactique de la force aérienne m'ont emmené dans le Quiché; ils voulaient que je leur indique les maisons des camarades. Mais, à notre arrivée, les officiers leur ont dit que c'étaient des endroits très dangereux, que c'était un piège et qu'ils seraient sûrement reçus à coups de fusil. Je savais effectivement que, dans cette zone, les camarades étaient prêts au combat à tout moment. Ils ne m'ont donc pas sorti, ce qui a fait que les espoirs de mon premier plan d'évasion ont été frustrés: en allant dans la montagne, j'aurais eu la possibilité de m'enfuir.

Cependant, sous la conduite des "oreilles" locales (3) que sont Bonifacio Zapeta, Cecilio Uz et un autre que je n'ai pas reconnu, les soldats de l'armée criminelle ont massacré des gens du village La Estancia du Quiché, le soir du 16 août. En plus des tueurs qui venaient de la capitale, il y avait des soldats habillés en civil affectés au détachement de Santa Cruz du Quiché.

C'est dans cette région également que, à l'aube du mardi 4 août, un lieutenant et plusieurs soldats en civil ont saisi et assassiné quelques prisonniers qui étaient en cours de transfert de la prison du Quiché à un autre endroit, et cela conformément à un plan élaboré avec la police nationale de l'endroit. L'acte criminel a eu lieu sur la route entre Chichicastenango et Los Encuentros. J'ai été au courant car je me trouvais dans la caserne d'où étaient partis les soldats en civil et parce que, en rentrant de leurs activités sanguinaires, ils ont fait des commentaires sarcastiques sur ce qu'ils venaient de faire.

Ils ont aussi procédé à des massacres dans le canton de Xetiaz de Santa Cruz du Quiché, entre le 10 et le 12 août, toujours sous la conduite de Bonifacio Zapeta. Au retour de chaque massacre, les tueurs revenaient chacun avec des radios, des montres et d'autres objets de valeur qu'ils avaient trouvés chez leurs victimes, en se targuant de leur habileté à voler et de leur manière sadique de traiter la population indienne.

(2) "Organisation du peuple en armes", un des quatre mouvements de guérilla au Guatemala (NdT).

(3) "Oreilles": mouchards (NdT).

(Les rétractations publiques)

Au retour du Quiché, j'ai de nouveau été mis au secret et incarcéré dans un cachot du Groupement tactique de la force aérienne de Guatemala. Après une certaine récupération physique, j'ai de nouveau fait l'objet de pressions très vives. Ils menaçaient d'éliminer ma famille qui, me disaient-ils, était entre leurs mains; et de continuer par l'extermination des gens des villages de l'Ouest pour les repeupler ensuite avec des gens de l'Est. Si je n'obéissais pas aux ordres à partir de maintenant, ils m'assuraient qu'ils allaient bombarder au napalm les villages de l'Ouest.

C'est comme ça qu'ils m'ont obligé à me rétracter publiquement à propos de ma militance révolutionnaire. Cela a commencé à se concrétiser quand ils m'ont fait comparaître devant quelques sénateurs nord-américains comme désertereur de mon organisation, l'Armée de guérilla des pauvres. Tout en éprouvant de la répugnance pour cela, je sentais grandir en moi l'espoir qu'à travers tout cela mes chances augmentaient d'être libéré par mes camarades ou de m'évader par mes propres moyens.

Puis on m'a préparé pour la fameuse conférence de presse du 22 octobre de cette année. Une conférence préfabriquée avec des pseudo-journalistes auxquels on avait donné à l'avance les questions, comme à moi on m'avait donné les réponses. De même pour le texte de mes déclarations.

(Les approbations de façade de la population)

Le 5 novembre, on m'a conduit à Santiago Atitlán. Là, sous la menace des mitraillettes, ils ont fait dire au personnel de l'Association de Radio-Atitlán et aux gens de la région que les activités d'évangélisation et d'éducation par la radio étaient subversives.

Au poste militaire de Santiago Atitlán, les gens arrêtés ont été mis dans de grandes fosses creusées dans la terre, où on les a tués lentement.

Les derniers jours, exactement le dimanche 22 et le mardi 24 novembre, on m'a obligé à parler dans le village de Chimachoy de Chimaltenango, à San Antonio Aguas Calientes, à Sacatepéquez et dans la commune de San Martín Jilotepeque de Chimaltenango.

Le mercredi, la veille de mon évasion, on m'a fait parler depuis un hélicoptère sur quelques cantons de Chichicastenango, pour inviter les gens à se présenter au poste militaire de Chupol où un piège était tendu pour massacrer la population. On m'a aussi obligé à faire un enregistrement pour Radio-Triunfadora de Chimaltenango. Chaque fois, on m'a donné par écrit le texte des discours.

Le peuple le sait. Mais il faut redire que les gens qui assistent aux meetings organisés par l'armée des riches sont contraints de le faire sous la menace des mitraillettes. Ceux qui n'y assistent pas sont arrêtés par les militaires en civil qui agissent surtout de nuit et qui le font habillés en civil pour tromper les gens. Les victimes sont ensuite retrouvées mutilées ou brûlées, le long des routes et des sentiers. Mais notre peuple sait faire preuve de sagesse: de façon intelligente il assiste aux meetings de l'armée et il va même jusqu'à l'applaudir, pour la grande satisfaction des officiers et l'illusion d'être aimés. En réalité, il n'y a dans le coeur de notre peuple que haine envers eux. Jamais notre peuple ne croira celui qui, d'une main, lui offre une amitié hypocrite et, de l'autre, le frappe ou l'assassine sauvagement.

(Les responsables des massacres et de l'action psychologique)

Les principaux responsables de l'extermination actuellement pratiquée par l'armée à Chimaltenango et au Quiché, c'est en premier lieu le général Benedicto Lucas García lui-même, qui est le chef de l'état-major et qui a personnellement mitraillé des familles entières à Chupol depuis son hélicoptère bleu et blanc équipé pour cela. Bien évidemment, il ne se hasarde à attaquer la population sans défense que par en haut, car au sol il a sérieusement peur des pièges rustiques que tendent nos gens dans leur combat révolutionnaire.

C'est ensuite le colonel Lima, chef de la G2 du quartier général, et qui est à la tête des troupes stationnées à Chupol et dans les environs, semant la terreur, incendiant les modestes maisons de façon telle que les journalistes prennent des photos pour en attribuer la responsabilité aux forces de la guérilla. L'armée criminelle vole les récoltes, fait main basse sur ce qui ne lui a rien coûté. J'en suis témoin car je l'ai vu de mes propres yeux. La quasi totalité des officiers supérieurs et des sous-officiers relevant de la G2 sont responsables du génocide actuellement en cours à Chimaltenango et au Quiché. Le commandement général des opérations d'extermination dans la région de Chimaltenango et du Quiché est installé dans une exploitation rurale du gouvernement, située à La Alameda, de Chimaltenango.

Parmi les autres nombreux assassins de notre peuple, j'ai eu l'occasion de connaître le major Soto, le capitaine Alpirez et le lieutenant Otzoy - ce dernier de Comalapa - qui sont les exécutants des massacres commis dans les communes de Santa Cruz del Quiché, de Chichicastenango et de Chimaltenango. Ces personnes-là font partie de la G2. Parmi les assassins du même acabit se range aussi le capitaine Rabanales, chef du détachement de San Martín Jilotepeque et responsable direct des massacres les plus récents.

Le major Isaac Rodriguez et le major Ventura, qui appartiennent à l'état-major, ont des fonctions spécifiques: ils sont chargés des opérations psychologiques pour les relations publiques de l'armée. Ce sont eux qui traitent par menaces et pressions ceux qui sont produits devant la presse et qui préparent ce que ceux-ci doivent dire. Ce sont eux aussi qui s'occupent de la propagande agressive lancée dans les zones où l'armée mène son offensive d'extermination de la population.

(Les enfants otages)

Je suis témoin, et je l'affirme à la face de mon peuple et du monde, que l'armée criminelle des frères Lucas García arrête de jeunes enfants en les arrachant à leurs mères, et cela pour essayer de forcer les pères et les hommes de la famille à se rendre aux militaires dans leurs casernements. Au centre de commandement des opérations, à La Alameda de Chimaltenango, j'ai vu de mes yeux un groupe de ces malheureux enfants. Les enfants qu'on a produits devant la presse et à la télévision sont la preuve que l'offensive contre-insurrectionnelle annoncée par le général Benedicto Lucas n'est pas dirigée contre la guérilla, mais bien contre la population qui a été contrainte de s'enfuir pour échapper aux massacres perpétrés par l'armée criminelle.

Nous savons tous que les familles de paysans sont généralement des familles nombreuses et parfois, au moment des attaques sauvages de l'armée, les gens n'ont pas le temps de rassembler tous les enfants pour les protéger de l'offensive des assassins.

(La victoire finale)

Cependant, peuple que j'aime, en dépit de l'immense souffrance morale et physique qu'il m'a été donné de vivre, en dépit de l'ordure et de la cruauté de l'ennemi contre notre peuple, en dépit de l'expérience de l'intérieur que j'en ai, j'ai réaffirmé ma conviction et mon espoir dans le triomphe prochain du combat révolutionnaire. Aujourd'hui plus que jamais, l'ennemi est désespéré. Dans ses rangs règne une grande peur devant l'activité déployée par la guérilla et par le peuple organisé, surtout à cause des pièges simples et rustiques que la population pose pour se défendre et pour aider son avant-garde révolutionnaire (4). Il suffit de rapporter, comme je l'ai entendu dire de la bouche des soldats du quartier général, qu'en une seule sortie l'armée a eu 19 pertes, y compris un officier, de militaires tombés dans quelques-uns des milliers de pièges tendus.

S'ils ont déjà une telle peur de pièges rudimentaires et antiques, que dire des attaques de la guérilla! Ils sont désespérés devant la volonté ferme et résolue du peuple dans le soutien qu'il apporte aux combattants de la guérilla. Dans les détachements militaires, les chefs réclament des renforts; ils voudraient avoir davantage de soldats car ils savent que l'heure vient pour eux de rendre des comptes sur les nombreux crimes qu'ils ont lâchement commis contre tant d'enfants, tant de femmes et tant de vieux sans défense. Les grands chefs militaires exigent désespérément, voire histériquement, de leurs subordonnés qu'ils en finissent immédiatement avec les guérilleros. En réalité, ce qu'ils font, c'est de massacrer la population.

La prétendue offensive antiguérilla, annoncée à grands cris, n'est rien d'autre qu'une véritable opération d'extermination des peuples indiens de l'Ouest du pays. Ceux-ci, en union avec la grande majorité du peuple guatémaltèque, livrent un combat juste et nécessaire pour nous libérer de la clique corrompue et répressive des généraux et des vieux politicards qui, par le fer et le feu, se maintiennent au gouvernement et entendent ainsi défendre les grandes propriétés foncières et autres richesses usurpées pendant leur séjour au gouvernement.

L'ennemi n'est pas invincible. Même si les militaires avaient des milliers de voitures blindées, ils ne seraient pas capables de traverser les vallées, de gravir les montagnes, d'aller où que ce soit. Même s'ils avaient les meilleures armes du monde, ils ne pourraient rien contre la volonté d'un peuple disposé à conquérir sa liberté. Car le sang de tant de martyrs tombés pour une patrie nouvelle, sans oppression, sans discrimination, sans exploitation et sans répression, ne peut que porter du fruit, et très bientôt. L'ennemi n'est pas invincible et l'une des preuves en est mon évansion.

(Appel au peuple)

Devant le peuple de Guatemala et devant tous les peuples du monde, je dénonce que de nombreux camarades arrêtés, hommes et femmes, incarcérés dans les postes et les casernes, sont soumis à des tortures cruelles par les sbires du régime. J'ai eu l'occasion de connaître nombre de ces sbires et de subir des tortures cruelles de leurs propres mains. Ces assassins doivent savoir que la junte révolutionnaire, tôt ou tard, règlera ses comptes à tant de cruauté et tant d'infâmie à l'encontre de notre peuple.

Je lance un appel au peuple pauvre et marginalisé du Guatemala pour qu'il continue de se joindre à la lutte révolutionnaire qui grandit tous les jours

(4) Ces pièges consistent en pieux acérés placés de telle façon que quelqu'un peut s'y empaler (NdT).

et jaillit de tous les côtés. Je lance un appel pour que, chaque jour, nous participions plus activement à cette guerre qui est la nôtre et pour qu'arrive le jour de la victoire. Aux salariés, aux enseignants, aux commerçants, aux ouvriers et aux agriculteurs, y compris aux officiers honnêtes - car il y en a - dont les mains ne sont pas souillées du sang de notre peuple, je demande qu'ils fassent leur combat pour la libération que livre déjà la majorité du peuple guatémaltèque.

Notre patrie a besoin d'un changement profond et radical. Les prétendues élections ne feront qu'aggraver nos problèmes; elles n'ont pas d'autre objectif que de prolonger les souffrances que connaissent tous les secteurs sociaux depuis de nombreuses années. Nous les humbles gens, les descendants des anciens Mayas, faisons appel à la solidarité des peuples frères pour notre juste combat. Le sang versé par tant de milliers des meilleurs parmi les enfants de notre peuple, ainsi que la volonté de combattre et de vaincre dont nous faisons preuve tous les jours, nous donnent le droit d'attendre cette solidarité. Nous sommes sûrs d'en bénéficier en proportion des besoins de notre peuple.

Enfin, je réaffirme mon engagement révolutionnaire devant mon peuple, devant les peuples frères qui luttent aussi pour leur libération et devant les peuples du monde. Je réaffirme également, aujourd'hui plus que jamais, devant Dieu et devant notre peuple croyant, mon engagement chrétien d'en finir avec l'injustice et la douleur, dans la confirmation que le Dieu des humbles est à l'oeuvre au sein de la lutte de libération de nos peuples. Aujourd'hui plus que jamais, notre foi, notre espérance et notre charité sont notre guide et notre force sur le chemin de la victoire finale.

Pour une patrie nouvelle, libre de massacres, libre de pleurs et de douleurs, libre de l'exploitation et de l'oppression! Vers la victoire, toujours! Nous vaincrons!

(Traduction DIAL - En cas de reproduction, nous vous serions obligés d'indiquer la source DIAL)

Abonnement annuel: France 240 F - Etranger 285 F - Avion 350 F
Directeur de publication: Charles ANTOINE - Imprimerie DIAL
Commission paritaire de presse: 56249 - ISSN: 0399-6441